

XYZ. La revue de la nouvelle

L'écrivain, maître du temps

André Carpentier, *Le cri du poisson et autres esquisses*,
Montréal, Leméac, 2020, 137 p.

David Dorais



Number 145, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/94813ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dorais, D. (2021). Review of [L'écrivain, maître du temps / André Carpentier, *Le cri du poisson et autres esquisses*, Montréal, Leméac, 2020, 137 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (145), 93–97.

L'écrivain, maître du temps

André Carpentier, *Le cri du poisson et autres esquisses*, Montréal, Leméac, 2020, 137 p.

FAISANT PARAÎTRE nouvelles et romans depuis les années 1970, ayant enseigné la création littéraire à l'Université du Québec à Montréal jusqu'à sa retraite, André Carpentier s'est intéressé à partir des années 2000 à la géopoétique, qui consiste à explorer le rapport que nous entretenons avec le territoire. Affichant une prédilection pour l'errance, le nomadisme et le voyage, la géopoétique se veut sensible à la manière dont l'environnement dans lequel l'humain se meut l'impressionne et affecte son art. Dans le cas de Carpentier, la sensibilité géopoétique a pris la forme particulière d'un intérêt pour la déambulation urbaine: en 2005, en 2010 et en 2016, il a publié trois recueils de *Flâneries*, consacrées respectivement aux ruelles, aux cafés et aux parcs de Montréal. Cultivant un brin de marginalité — car le flâneur ne va nulle part, contrairement aux gens « sérieux », sans compter qu'il adopte un comportement qui est parfois formellement proscrit (« interdiction de flâner ! ») —, l'auteur y glanait, en périphérie de la vie (mais la posture de l'artiste n'est-elle pas toujours de se placer en périphérie ?), des scènes du quotidien dans la métropole québécoise.



Le plus récent recueil de Carpentier ne s'apparente que peu à ces flâneries qu'il a menées jusqu'à maintenant. À la rigueur, on pourrait interpréter comme le signe d'un certain goût pour le vagabondage le fait que *Le cri du poisson* soit assemblé selon la logique de l'hétérogénéité. Le livre accueille en son sein des nouvelles aux sujets divers, écrites à divers moments (la plus ancienne remonte à 1993) et publiées (pour celles qui ne sont pas inédites) dans une 93

variété de périodiques. Ces nouvelles sont désignées en page couverture comme des « esquisses ». Bien que les histoires racontées consistent effectivement en des portraits, il ne faut pas se laisser leurrer par le vocable : ces textes sont tout sauf des ébauches, de petits quelque chose sur lesquels on ne se serait guère attardé et qu'on aurait crayonnés distraitement. L'assurance dont Carpentier fait preuve, tant dans la construction de l'intrigue que dans la justesse du style, révèle un auteur qui n'en est pas à ses premières armes.

Pourtant, dans les nouvelles où il met en scène un personnage d'écrivain (qui parle à la première personne, la frontière entre réalité et fiction se faisant ténue), Carpentier le présente comme une sorte d'imposteur. « L'Algonquine » raconte comment l'écrivain, personnage à la Gilles Archambault, dont la vie est trop fade et l'imagination trop déficiente pour qu'il croie avoir quoi que ce soit d'intéressant à offrir aux lecteurs, rencontre lors d'un voyage en train une vieille femme des Premières Nations qui lui relate la saga violente et émouvante qu'a été son existence. Et le timide écrivain de prendre quantité de notes quand l'Algonquine s'endort. Mais la geste qu'on a partagée avec lui apparaît bientôt imposante : comment pourra-t-il la rendre dans son intensité ? De toute façon, de retour chez lui, il s'aperçoit qu'il a oublié son grand cahier dans le wagon ; impossible de le retracer, dit Via Rail ! Deux ans plus tard, à l'occasion d'un nouveau voyage en train, un livre abandonné sur l'une des banquettes attire son attention à cause de son titre, *L'Algonquine*. Intrigué, l'homme le feuillette. Il s'agit de ses propres notes, transformées en roman. Non pas le roman qu'il aurait écrit, mais une œuvre inspirée, meilleure que ce qu'il aurait su produire.

La modestie du personnage, qui accepte (voire exagère) ses limites et accueille avec gratitude le fait qu'un autre prenne la parole à sa place et le délivre du fardeau d'endosser la responsabilité de créateur, la modestie de cet écrivain qui n'ose pas trop être ce qu'il est me semble représentative d'un certain esprit d'autrefois, que l'influence de la « petitesse » canadienne-française et de l'humilité catholique, inculquées

de concert par la famille, l'école et l'Église, a marqué profondément. On pense à la place que la pauvreté occupe dans la pensée de Saint-Denys Garneau, place que plusieurs essayistes lui accordent au cœur de la psyché québécoise. Se dégage de ce personnage d'écrivain timoré un relent ancien, comme un parfum d'encens qui viendrait du fond de notre histoire.

Comme de fait, l'attachement au passé, à la mémoire, aux racines canadiennes-françaises constitue un pan notable du livre de Carpentier. Sans que les nouvelles ancrées dans l'histoire du Québec soient les plus nombreuses, elles tendent à être plus longues que les autres et elles closent le recueil. « La mémoire est une faculté » relate le discours que tient Monsieur Aimé, jardinier à la Ville de Montréal, lors de l'événement qui souligne sa retraite. Il évoque ses souvenirs de travail, puis d'enfance, émaillant son propos de mots tombés en désuétude : *balancigne*, *siffleux*, *chafouine*. « La bille de verre » raconte comment une simple bille transite de main en main à travers les générations, depuis le quartier Hochelaga dans les années 1930 jusqu'au nord du Québec en l'an 2000. Et « Le P'tit Pierre » retrace la réaction d'une famille (qu'on soupçonne être celle de l'auteur) à la mort d'un enfant né prématurément. Dans toutes ces occurrences, Carpentier trace un portrait plutôt nostalgique du passé. Particulièrement frappante est la nouvelle « Le P'tit Pierre », dont le cadre cerne la famille restreinte : un garçon d'une dizaine d'années, une mère émue et un père réservé, comme devaient l'être les hommes à l'époque. Le lecteur se trouve plongé dans les années 1950, dans le monde d'un petit homme qui va à l'école chez les frères, lit des bandes dessinées de cow-boys et doit s'agenouiller dans le salon avec ses parents lors de la récitation du chapelet à la radio. On ne sent aucune idéalisation du temps de l'enfance, mais une tendresse certaine pour une ère révolue.

L'axe chronologique est sans doute la trame constitutive de ce recueil de nouvelles. Le temps en structure la thématique. Car à l'ancrage dans le passé (historique et personnel) 95

répond la projection dans l'avenir. En effet, quelques nouvelles sont narrées au futur simple, ouvrant une perspective sur le développement des choses pour les personnages. Alors que la dialectique passé-présent fait partie intégrante de nos vies, la dialectique présent-futur s'impose avec moins d'évidence, et est donc plus intéressante à explorer. Dans quelle mesure ce qui, à l'heure actuelle, est en puissance se manifestera-t-il en acte (pour reprendre le vocabulaire aristotélicien du cours classique) ? Le philosophe sinophile François Jullien parle de « propension » pour décrire ces tendances, ces inclinations qui, au cœur du présent, annoncent déjà l'avenir et travaillent dès aujourd'hui à faire advenir quelque chose de différent. « Il arrive que la vie organise si étrangement les choses qu'on dirait que c'est l'avenir qui explique nos faits et gestes plutôt que le passé », déclare l'un des personnages de Carpentier. Sans aller jusqu'à parler de prédestination, on peut se demander si nos actions présentes n'ont pas pour but de nous préparer à être en pleine possession de nos moyens lorsque le futur se présentera à nous. De même, pour l'écrivain, notamment pour celui qui pratique le genre bref, la chute du texte, ou du moins sa conclusion, n'est-elle pas ce qui justifie les péripéties qui l'ont précédée ?

La nouvelle la plus réussie du livre constitue une illustration marquante de cette idée selon laquelle le futur est ce qui donne forme au présent en le tirant vers lui. « Le cri du poisson », nouvelle éponyme du recueil, dont le titre lui-même (inspiré de Deleuze) offre une image énigmatique, paradoxale, raconte comment Aurèle, terne employé dans un commerce de meubles, entreprend sur un coup de tête un voyage en Inde. Si les deux premières pages sont narrées au présent, les dix pages qui suivent sont écrites au futur simple. Comme aspiré par l'avenir, Aurèle se rendra à Vârânâsî, se louera une chambre minuscule, se perdra dans la cohue, dans un délire de couleurs et d'odeurs, regardera ondoyer des bougies sur le fleuve sacré, « flottille d'étoiles scintillant sur le Gange », consommera du bhang, un lait aromatisé au cannabis. Le portrait que dresse Carpentier de la ville est

plein de pittoresque en même temps qu'il évite l'exotisme. La dérive du personnage est décrite dans un style sensible et maîtrisé. À la fin de l'histoire, une foule bigarrée lance vers le ciel un grand cri, auquel se joint Aurèle, et la clameur le pénètre, glisse le long de sa colonne, l'entraîne au fond de la terre, jusque sous l'eau, jusque dans la bouche du poisson qui crie à l'unisson avec l'ensemble de la Création. Et tout au long de la nouvelle, le temps futur aura dominé, comme une prophétie. L'écrivain, demiurge, peut l'espace d'un texte sentir qu'il maîtrise le temps.

David Dorais